

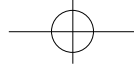
Azouz Begag

Raison et croyance. Récits de voyages dans les quartiers sensibles

Se méfier des évidences, de ce qu'on voit, n'est pas l'attitude la plus répandue chez les jeunes des quartiers sensibles comme chez la plupart de nos contemporains. La raison est dans son meilleur rôle quand elle génère le doute, quand elle encourage l'investigation et de ce fait le débat. Comment permettre à ces jeunes d'acquérir plusieurs lectures du monde pour ne pas se retrouver enfermés dans des identités qu'on utilise pour faire peur ?

Comment je suis devenu sorciologue

Un jour, dans une classe d'un établissement de ZEP où j'étais invité, un jeune élève d'origine africaine me pose cette question : « Monsieur, qu'est ce que tu fais comme métier ? ». Je réponds sociologue. Il me regarde, les yeux exorbités, réfléchit une seconde avant de me relancer : « Tu es sorciologue ? Tu fais de la magie ? ». Après avoir éclaté de rire, je lui dis qu'effectivement je suis un sorcier des idées, magicien en quelque sorte. Les autres élèves sont suspendus à mes mots. Alors je m'empare d'un objet, le jette en l'air et le fais disparaître. Mon jeune Africain est stupéfait. Il sourit, me demande de le refaire. Puis il se lève de son bureau, s'approche de moi, me supplie de recommencer. Ébloui, il m'avoue qu'il voudrait bien devenir sorciologue lui aussi, ce métier lui plaît déjà. Je lui dis de retourner à sa place, parce que ses camarades commencent à s'approcher eux aussi de moi. Je dis à tous qu'un sorciologue, qui sort de l'université, c'est quelqu'un qui a acquis un savoir scientifique, qui sait en jouer et qui peut l'utiliser comme pouvoir. Les élèves ne m'écoutent que d'une oreille, leurs yeux continuent d'explorer l'espace à la recherche de l'objet disparu, alors que je suis en train de leur dire de se méfier



des sociologues comme des sorciers, qu'il ne faut pas prendre comme argent comptant leurs propos. Alors je commence à expliquer avec des mots accessibles, des images, le métier de sociologue...

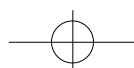
Depuis presque une vingtaine d'années, en tant qu'écrivain et chercheur au CNRS spécialiste des questions relatives aux banlieues, j'ai acquis une expérience tant sur le plan de la pensée scientifique que sur celui de la sociologie des quartiers sensibles. Mon intention dans cet article est d'explorer quelques idées, de la rotondité de la terre à l'humour et la foi religieuse, qui sont à l'intersection entre la raison et les sentiments, le temps de la réflexion et l'emportement de la passion. Afin de présenter le point de vue d'où je parle, je dois préciser que je puise mes exemples dans mon expérience d'enfant d'immigré, né dans un bidonville de Lyon qui a gagné son émancipation par l'école républicaine et l'apprentissage du sens critique¹. C'est cela qui me fait dire que je n'ai pas seulement réussi ma vie, mais que je me suis réussi. Je me suis construit personnellement. Mon Je s'est formé. D'une part, je ne suis pas devenu ouvrier maçon comme mon père, je suis parvenu à me détourner du sort qui m'était réservé par le déterminisme social. D'autre part, je me suis arraché du « nous communautaire » qui fonde le lien social dans les familles d'origine immigrée maghrébine et qui annihile souvent toute tentative d'autonomisation individuelle.

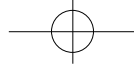
La terre est ronde ou plate, monsieur ?

À Lyon, dans mon école primaire, Léo Lagrange, pas très loin du bidonville où j'ai grandi, un jour j'ai appris que la terre était ronde et qu'elle tournait sur elle-même tout en gravitant autour du soleil. Le maître avait apporté en classe une terre en plastique, sur laquelle nous avons pu localiser la France, l'Algérie, les océans, les mers... J'étais fasciné par cette découverte : nous vivions sur un sol mouvant ! Cela faisait une drôle d'impression d'apprendre cela. Le soir même, en sortant de l'école j'ai couru jusqu'au bidonville et je me suis dirigé droit vers mon père, analphabète, non francophone pour lui apprendre l'étrange nouvelle : la terre est ronde et elle tourne toute la journée autour du soleil.

Mon père, qui rentrait du travail, était en train d'ôter les feuilles de papier journal qu'il plaquait contre sa poitrine pour éviter le froid quand il roulait à mobylette, m'a dit de me tourner, moi aussi, comme la terre. Ce que j'ai fait aussitôt. Il m'a asséné un coup de pied au derrière, en m'insultant. Comment pouvais-je lui rapporter pareilles somettes ? À quoi cela servait-il d'aller à l'école pour apprendre des choses aussi stupides que celles-là ?

■ Le Gone du Chaaba, éditions La terre ronde ? Tournoyant autour du soleil ? Et du Seuil, 1986. puis quoi encore ? Je ne savais quoi répondre,

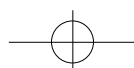



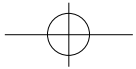


sinon que c'est le maître détenteur du savoir qui m'avait dit cela et que moi, personnellement, je ne pouvais pas donner d'explications supplémentaires à ces propos.

Ce soir-là, je suis allé me coucher sans manger. Mon père était rouge de colère. Son fils, à l'école des Français, était en de mauvaises mains, sur une mauvaise pente. Le lendemain matin, à l'aube il m'a réveillé et ensemble nous sommes allés à la fenêtre pour assister à un phénomène naturel incroyable: le lever du soleil. C'était au mois de juin. Le ciel était parfaitement dégagé. Pas un seul brouillard dans notre champ de vision. Alors, durant toute la journée, mon père et moi nous avons suivi la course du soleil dans le ciel. Des heures passées à ne rien faire, simplement regarder le lent voyage de cette boule de feu dans l'immensité bleue. Ma mère nous apportait de l'eau et des sandwiches, sans nous déranger, nous étions en train de faire de l'observation scientifique en direct, concentrés à l'extrême. Le soir vers vingt-deux heures, la boule écarlate est allée se cacher, se coucher, de l'autre côté du monde, à l'Ouest.

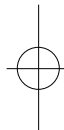
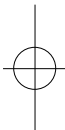
Mon père a mis fin à l'observation en me posant la question fatale: Alors? Qu'est-ce que mes yeux avaient vu? Le soleil. Et alors? J'ai réfléchi. Il avait bougé toute la journée! Bien, et alors? J'ai encore réfléchi. Je ne savais pas quoi dire de plus. Mon père m'a aidé: Qu'est-ce que le maître nous avait dit en classe? Ah oui, que le soleil ne bougeait pas et que la terre tournait autour de lui! Et donc? Donc c'était un menteur. Bien. Et pourquoi était-il un menteur? Là, je n'en savais rien du tout. Je ne voyais pas du tout pourquoi l'instituteur qui était très gentil avec moi pouvait m'enseigner des choses contraires à la réalité. J'ai réfléchi. En vain. Alors mon père a expliqué: C'était parce que nous étions des Arabes, des musulmans, des immigrés! Le maître ne souhaitait pas nous enseigner les vérités du monde, la science, parce que lui et ses chefs cherchaient à nous maintenir dans l'état d'ignorance, de dépendance afin que nous ne devenions pas un jour plus intelligents qu'eux, puisque le savoir était la clef du pouvoir. Pire que cela: les Français avaient l'impression que la terre tournait sous leurs pieds parce qu'ils... buvaient beaucoup d'alcool et que l'alcool leur faisait perdre l'équilibre (d'où l'expression « être rond »). Il avait pu le vérifier à maintes reprises sur le chantier. Nul besoin d'aller chercher la vérité plus loin. Pour mon père, il n'y avait qu'une ligne de conduite à suivre: apprendre à regarder, observer, prendre le temps, et se faire sa propre vérité. Il ne faut croire que ce que l'on voit. Or, qu'est-ce que nos yeux ont vu? Le soleil tourner. Alors le soleil tourne autour de la terre, autour de nous, et quand il est sur nos têtes, il fait jour, nous travaillons, et quand il est sous nos pieds, il fait nuit, il faut dormir.






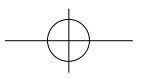
Comment avais-je pu croire que la terre tournait ? Allah ne m'avait-il pas donné un cerveau pour penser de mes propres ailes ? Bien sûr que j'aurais dû me poser les bonnes questions, m'imaginer dans ce cas de figure et me demander comment nous tenions toujours sur nos jambes, en équilibre sur un immense ballon de football qui tournait ? Comment expliquer que l'eau des mers, des océans reste toujours en place alors que le contenant se renverse ? Tiens, prenez un verre vide (un contenant), versez de l'eau dedans, et retournez-le. Que se passe t'il ? L'eau tombe à terre. Si la terre tournait, le même phénomène se reproduirait à l'identique. Il n'y aurait plus d'eau dans la mer Méditerranée et nous ne pourrions plus retourner passer nos vacances d'été en Algérie. Brillante démonstration qui s'appuie sur des faits piochés dans la réalité pratique et observable de l'homme de la rue.

À l'évidence, la terre est plate. Depuis des années, dans les classes où les enfants d'immigrés sont sur-représentés, ma démonstration que la terre est plate et que nous (le nous communautaire, les Arabes, les musulmans, les immigrés...) sommes victimes d'une immense supercherie de la part des enseignants « Français » de l'Éducation nationale (Eux, les Autres, les pas comme nous) fait de nombreux adeptes. Presque l'unanimité. En effet, à peu près tous les élèves sont convaincus que quelque chose ne tourne pas rond dans l'analyse de la terre ronde, gravitant autour du soleil, qui lui est fixe... alors que nos yeux le voient en chair et en os passer au-dessus de nos têtes. Ils ont été trompés, je le leur confirme.



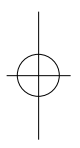
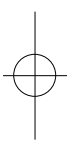
Parfois, dans les classes où je passe pour semer mon germe subversif, un élève, doutant de ma démonstration, lève le doigt et prétend que c'est grâce à la force de gravitation universelle que la terre peut tourner sur elle-même et que nous pouvons en même temps rester collés à sa surface, ainsi que nos maisons, l'eau des mers et des océans. Face à cette nouvelle explication, abstraite, les autres élèves sont attentifs et rivés à ses lèvres. Puis ils se retournent vers moi pour voir ma réaction. Je hausse les sourcils : Force de gravitation universelle ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Je pose la question en haussant le ton pour pousser l'élève dans ses retranchements. Il dit que c'est une force invisible, que cela ne se voit pas, mais il a entendu dire que ça existe. J'en rajoute, sur un ton ironique : Ça ne se voit pas ? Mais ne doit-on pas croire que ce que l'on... ? Les autres élèves terminent ma phrase : voit ! Et voilà, les jeux sont faits. De plus, l'élève qui a parlé a avoué rapporter des ragots puisqu'il dit qu'il a entendu dire que... Il n'a pas pris le temps de prendre de la distance par rapport à ces bruits de couloir.

Evidemment, c'est ma position qui me permet de bousculer les idées reçues. Ne suis-je pas un écrivain, chercheur au CNRS, celui qui sait, qui a le pouvoir de prendre la parole ? Mes élèves ont tous, au cours des années,

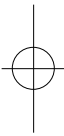
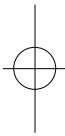
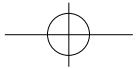


accumulé un savoir à propos duquel ils n'ont jamais réellement pris une position personnelle, quelle qu'elle soit. Leurs yeux ont-ils déjà vu et constaté de leurs propres pupilles que la terre était ronde ? Non. Alors pourquoi croient-ils ? Généralement, à la fin de la classe, des élèves viennent me voir en me suppliant de dire la vérité, parce qu'ils ont vu la terre ronde à la télévision et les Américains n'ont-ils pas envoyé une fusée dans la lune en 1969 ? N'ont-ils pas vu de là-haut que la terre était ronde ? Les Américains ? !, Je reprends de volée en haussant le ton, sarcastique. Ils n'ont pas vu, ils nous ont donné à voir, à travers les écrans de télévision, c'est-à-dire qu'ils nous ont fait consommer une idée que depuis la lune, donc avec la distance, on prouve la rotondité de la terre. Mais il ne faut jamais les croire, ces Américains ! Tenez, récemment, ils ont même pressé de monde entier de faire la guerre en Irak soi-disant parce que leur président disposait d'ADM, d'armes de destruction massive, qui menaçaient le monde démocratique. Et l'histoire a montré que c'était faux. Inventé. Un prétexte pour faire la guerre. Alors il ne faut pas croire qu'ils ont envoyé des hommes marcher sur la lune. Tant que ce sont eux qui tiennent les caméras de télévision pour délivrer des images au monde entier, on ne peut pas croire aux vérités qu'ils diffusent. D'emblée, il faudrait presque par principe les « décroire ».

Voilà une bonne méthode pour inculquer le doute, la prudence épistémologique à tous les élèves. Avec des questions terre à terre. L'art de douter et de prendre le temps de la réflexion.



Des élèves hésitent encore, relancés cette fois par le professeur qui leur a glissé des indices à l'oreille. Ils posent de nouveau l'intrigante question : elle est ronde ou plate ? Je ne réponds pas. J'enfile ma veste, prêt à partir. J'ouvre la porte, sous leurs regards frustrés. Je lance que finalement, je ne sais pas si elle est ronde ou plate, et même que cela ne m'intéresse pas vraiment. Le plus important c'est de poser la question. De se la poser. Alors là seulement, les choses commencent à devenir enrichissantes parce que les élèves découvrent ce qu'est le rationalisme critique. Je leur dis qu'il y a des bibliothèques, des livres où l'on peut trouver une réponse à cette question fondamentale. Il faut y aller, chercher, se chercher, même si on ne trouve pas. Et je referme la porte derrière moi. Je m'en vais. Je les laisse sur ce sentiment de faim. Je pense que j'ai gagné. Je gagne à chaque fois. Mes élèves sont plus libres que ces enfants de Talibans de Kaboul qu'on voit dans les écoles coraniques, assis en tailleur, tenant le Coran dans les mains et qui se frappent le visage avec son contenu comme pour mieux se le greffer dans le cerveau. Mes élèves sont plus libres, parce que je leur enseigne la subversion, la prudence méthodologique, à déjouer le vice des idées reçues, pour reprendre leur jargon.



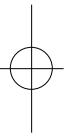
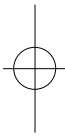
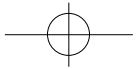
Dans l'histoire de l'humanité, rien est acquis pour toujours et surtout pas les progrès de la connaissance scientifique. Aujourd'hui, mes nombreuses animations-rencontres dans les quartiers sensibles m'amènent à penser qu'il faut sans cesse revenir à Galilée, à Kepler, en images, en questions. Il faut revenir aux origines, faire des questions essentielles la leçon de morale quotidienne en classe, apprendre à discuter, développer des argumentaires, construire des idées personnelles. L'anecdote de la terre ronde illustre parfaitement l'urgente nécessité de reprendre avec les jeunes l'histoire de la pensée, des idées, de la démocratie sous sa forme la plus élémentaire. Il faut raconter aux enfants non pas que la terre est ronde, plate ou ovale, mais pourquoi cela vaut le coup de s'interroger et de savoir. Ce qui me paraît important de leur enseigner tient à la méthode d'investigation : il faut que ces jeunes citoyens soient capables, en observant de leurs propres yeux la course du soleil dans le ciel, d'en arriver à la conclusion que « ce que je vois est peut-être faux », ce que mes propres yeux voient réellement est peut-être le contraire de la vérité. Autrement dit, mes yeux peuvent être des traîtres à la vérité, des imposteurs, victimes d'hallucination. C'est l'intérêt de cette gymnastique qu'il est utile de leur faire goûter. Elle consiste à opérer une translation intellectuelle majeure, changer de « point de vue ». Systématiquement, je leur fais l'analogie avec une autre situation, celle où nous nous trouvons dans un train en gare, à côté d'un autre train, et que soudain notre train démarre. Nous avons une désagréable sensation de vertige, quelque chose se passe, le train roule mais nous n'entendons aucun bruit de roulement, pas de mouvement dans le compartiment. Tout à coup, nous voyons à travers la fenêtre que c'est le train d'à côté qui est parti et pas le nôtre. Durant quelques secondes, nous étions persuadés que nous étions en train de partir. C'est une dislocation de nous-mêmes, le corps physique et notre pensée.

En regardant le soleil, le même phénomène se produit. On le voit bouger mais il ne bouge pas.

J'explique aux élèves qu'avoir une posture critique, c'est être capable de sortir de soi-même, se mettre à la place du soleil et penser que « c'est peut-être moi et mes yeux qui tournons ».

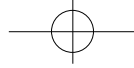
Toutes ces questions fondamentales ont de quoi donner le tournis, parce qu'il s'agit d'un arrachement à des certitudes, des organes sensoriels comme les yeux qui nous donnent à voir le monde, et de les mettre en doute. Les réfuter.

Certains élèves finissent par me dire que je leur « prends la tête », ce qui signifie que je déränge leur organisation intellectuelle alors qu'ils voudraient se reposer sur ce qu'ils ont déjà acquis. Ils disent : Faudrait savoir : c'est vrai ou c'est faux ? Réclament que nous nous arrangions



entre nous, nous les possesseurs du savoir, cela leur ferait gagner du temps et leur éviterait d'être pris pour des bouffons. Je me défends en prétendant que c'est vrai et faux en même temps, que le monde n'est pas binaire, qu'il n'y a pas le bien d'un côté et le mal de l'autre, comme dirait George W. Bush, que les deux vont de pair, qu'il n'y a pas la vie d'un côté et la mort de l'autre, que les deux sont associés dans l'être. Je suis farouchement opposé à la simplification du monde, de la société, de l'individu, c'est ce qui conduit au fascisme. Malheureusement mes arguments en faveur de la complexité ne trouvent guère de défenseurs. Avec des élèves musulmans pratiquants, par exemple, je dis qu'il n'y a pas un islam mais des islams, que tout est une question d'interprétation, que la part de la subjectivité du lecteur est importante dans la compréhension d'un texte sacré. Je dis qu'un musulman indonésien, chinois, saoudien ou français n'ont pas grand chose en commun et qu'on peut avoir plus d'atomes crochus avec un copain avec qui on a grandi dans la même cité HLM même s'il n'est pas de la même religion que soi. Je prétends que dans mon noyau identitaire, la religion que m'ont transmise mes parents n'occupe qu'une place, certainement pas tout l'espace. De nombreuses autres régions de mon esprit sont ouvertes, libres et accessibles au changement. C'est là où doit se nicher la tolérance, le respect de tout ce qui n'est pas comme moi. Mon identité est un concept en perpétuel mobilité, changement. Nomade. Elle se forge au gré de mes identifications, de mes rencontres. C'est le voyage dans la diversité qui fait mon enrichissement personnel. Et nous, les êtres humains, contrairement aux plantes, nous disposons de cette fascinante capacité à nous mouvoir dans l'espace, d'inventer nos propres repères.

La plus grande des frustrations, c'est d'être privé de mobilité, immobilisé. C'est pour cela qu'on appelle les prisons «des maisons d'arrêt». À ce propos, un jour, invité dans une prison de femmes, alors que je développais ma théorie de la terre plate, une détenue m'a rabroué en affirmant que ce qui importait dans la société de consommation, ce n'était pas de savoir la forme de la terre mais d'avoir de l'argent pour pouvoir consommer, acheter la liberté avec la clef de l'intégration dans le monde marchand. Avec cette idée, elle avait fait l'adhésion de bon nombre d'autres détenues autour de moi. Comme j'avais appris qu'elle avait une petite fille, je lui ai dit que si un jour elle lui demandait si la terre est ronde ou plate, il vaudrait mieux qu'elle sache lui répondre. C'était ma façon de parler de la transmission, de l'héritage social et de la replacer dans un continuum, dans une histoire. Elle a semblé admettre, s'en remettant à Dieu. Si elle était en prison aujourd'hui, c'était parce que le Tout Puissant en avait décidé ainsi.



Mise à distance de soi, distance et croyance

Oui, en doutant de ce que l'on apprend, en critiquant, en réfutant ce qui est donné, on apprend la nécessité paradoxale de fermer les yeux pour mieux voir les ressorts, invisibles qui sous-tendent le fonctionnement du monde apparent. Drôle de paradoxe : fermer les yeux pour accéder à la lumière, mieux visiter le monde de l'abstraction. C'est une façon de penser que les enfants, les jeunes en général, aiment bien découvrir, la mise à distance de soi par rapport à l'environnement qui nous entoure.

Beaucoup de jeunes dans les quartiers sensibles – et d'ailleurs pas seulement des jeunes et pas seulement dans ces lieux d'exclusion – ne parviennent pas à trouver leurs repères dans la société de consommation, victimes de la tyrannie du présent et de l'atomisation. Ils n'ont guère les moyens de se mettre à distance d'eux-mêmes, de s'auto-évaluer, autrement dit de se placer, de se situer dans le système où ils se trouvent. L'extraction de soi-même, c'est pour reprendre une idée de Cornélius Castoriadis², monter sur ses propres épaules et se regarder en train de regarder le futur. C'est se demander : Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ? Combien de temps as-tu à vivre ? Avec qui... ?

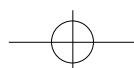
C'est l'un de ces jeunes de quartier qui, alors que nous parlions de l'importance de la mémoire chez un individu et dans une société, m'a interpellé en me lançant : « À quoi ça sert d'avoir de la mémoire quand on n'a pas d'avenir ? ». Ce à quoi j'ai répondu avec un temps d'hésitation que la mémoire permettait justement d'avoir de l'avenir. La mise à distance de soi, par rapport à soi, passe par l'apprentissage de la distance, des distances, du temps. En matière de pensée, c'est l'art d'apprendre à apprendre³. L'observation d'un objet ou d'une situation sous différents angles, l'écoute des critiques des autres, les intégrer, les tolérer.


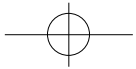
En matière de distance et de croyance, par exemple, l'humour joue un rôle intéressant, surtout dans l'analyse des relations interculturelles. Réconfortante, socialisante, la dérision, par sa capacité à se jouer des distances, à transgresser les frontières, constitue un lien social efficace. On dit souvent de quelqu'un qui n'a pas d'humour qu'il est « coincé », qu'il s'interdit tout déplacement de son point de vue. L'absence d'humour reflète souvent une pauvreté sociale, une situation dans laquelle l'individu est incapable de s'imaginer à distance. Je cite à ce propos une illustration frappante : dans un quartier sensible, je faisais un

² L'institution imaginaire de la société, Éditions du Seuil, 1975.

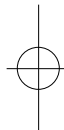
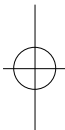
³ Bachelard, Gaston, La formation de l'esprit scientifique, Librairie philosophique J. Vrin, 1977.

jour une animation dans un stage d'insertion de jeunes âgés de moins de vingt ans et j'évoquais avec exaltation les grandes inventions de l'histoire des hommes, lorsqu'un élève a levé le doigt pour poser une question. Quand je lui ai



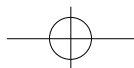


donné la parole, il a affirmé sur un ton solennel qu'il connaissait l'inventeur... du fil à couper le beurre. Immédiatement, j'ai cherché dans son regard les signes d'une plaisanterie qu'il avait échafaudée à mon égard, mais son visage sérieux n'indiquait aucune marque d'humour. Sur quoi, j'ai enchaîné en disant : « Le fils à couper le Beur ? Ah, je sais, c'est Le Pen ! ». Sans ciller, le jeune homme m'a regardé d'un air détaché pour me répondre naturellement que ce n'était pas ce nom là, et de m'en citer un autre. J'étais très surpris de sa réaction. Soudain, je me trouvais dans une étrange posture à tenter d'expliquer à ce jeune homme que je venais de faire de l'humour, que j'avais volontairement assimilé le beurre aux Beurs, et que, Le Pen étant l'ennemi de ces derniers... mais plus j'essayais d'expliquer et plus je sentais s'élargir le fossé d'incompréhension qui nous séparait. La conclusion était saisissante : le stagiaire ne pouvait pas décoder ma plaisanterie au second degré. Il déchiffrait le monde au premier degré. Il ne se référait qu'à ce qu'il voyait, tout comme mon vieux père analphabète. Je constatais ainsi qu'un jeu de mots, qui consistait à modifier l'ordre des choses, pouvait apparaître comme une équation mathématique du premier ou du second degré, c'est-à-dire une forme abstraite d'organisation de la pensée.



À maintes reprises, j'ai pu remarquer lors de mes rencontres avec les jeunes des quartiers sensibles que l'humour ne sied pas à la foi religieuse. On ne plaisante pas avec Dieu. On doit avoir peur, craindre le Tout Puissant. Cela ne m'empêche pas de répondre, avec de l'humour déguisé, à tous ces élèves qui me demandent si je suis musulman que je suis pratiquant non croyant, pour prendre le contre-pied de ce qu'ils sont généralement, croyants non pratiquants. J'aime renverser l'ordre des choses et quand on me demande pourquoi je pratique vu que je n'ai pas la foi, je rétorque que c'est en pratiquant qu'on devient croyant, pour jouer d'une idée de Pascal. Devant les élèves qui souhaitent ardemment m'entendre m'exprimer sur la religion, je prétends finalement que ma foi est du domaine privé, qu'elle ne regarde que Dieu et moi et que lors du jugement dernier il n'y aura personne d'autre que moi et ma conscience. Ce sur quoi tout le monde est d'accord. Le fait d'ôter son foulard islamique en entrant à l'école de la République ne va en rien altérer cette relation verticale entre une jeune fille et Dieu.

Le mot distance rime avec le mot croyance, que j'associe lui-même au mot voyance. Là, je fais allusion à mon petit Africain qui me demandait si j'étais bien un sociologue. Nous restons donc dans le domaine de la religion. Et je cite là un cas d'espèce qui s'est déroulé en 1995 dans la banlieue lyonnaise. Après une longue traque, un jeune présumé terroriste de la commune de Vaulx-en-Velin, Khaled Kelkal, recherché par toutes

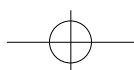


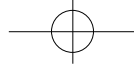
les polices de France a été repéré et tué par des militaires. L'affaire défraya la chronique. Le jeune homme, à peine vingt-deux ans, était allé dans un collège de sa banlieue, puis avait fréquenté pendant un an un lycée du centre de Lyon où il avait acquis les principes élémentaires de la chimie. Du point de vue de la raison, ce détail de son itinéraire social paraissait en totale contradiction avec son destin de terroriste de banlieue. Il ne s'agissait pas d'un SDF, sans culture, sans structuration psychologique. Contrairement à mon jeune stagiaire précédent, il disposait de plusieurs degrés de lecture du monde. Cependant, cette richesse n'avait pas joué dans le lavage de cerveau dont il avait été victime, notamment lors d'un séjour en prison. Lorsque le journal *le Monde*⁴ a publié une interview de quatre pages qu'un chercheur allemand avait réalisée par hasard quelques temps avant le tragique sort du jeune homme, on apprenait avec stupéfaction les étonnantes certitudes sur lesquelles le garçon s'appuyait pour expliquer sa foi en Allah. Lorsque le chercheur lui demanda quelle est la signification de l'islam pour lui, il répondit : « Franchement, c'est une grande chose dans la vie. Même là, je suis en train de gamberger. Je dis : « Il faut que je sois dans la religion. Il faut que je prie ». Tous les trois ou quatre jours, on loue une cassette [sur laquelle on voit] les grands savants de l'islam, avec des Occidentaux, où ils montrent les paroles du Coran. Un des plus grands professeurs en astronomie du Japon a certifié que le Coran est la voix de Dieu. ». Et d'ajouter que « le plus grand savant de la NASA lui-même a certifié. » D'où le jeune homme tira la conclusion : « Ce qui est dit là, ça ne peut pas être humain, ça ne peut être que divin. Après on ne peut plus nier. Quand les plus grands savants certifient, on ne peut plus nier ».

Voilà à quoi peut mener l'interdiction qu'un individu se fait de nier, de réfuter, ce que des savants – japonais et même de la NASA, c'est-à-dire qui explorent l'univers et qui sont capables de voir de loin et de haut – ont scientifiquement démontré : que le Coran est quelque chose de « vrai ». Nul doute que le jeune homme ne pouvait que s'incliner devant une telle vérité, comme mes élèves lorsque je fais des tours de magie en tant que « sorciologue ».

Le cas d'espèce n'est pas banal. Chez Khaled Kelkal, deux éléments ont participé à sa désorganisation psychologique. Le premier est le passage du collège au lycée. Le collège était à côté de chez lui et le lycée était « loin », au centre de Lyon, un tout autre monde. C'est cette mobilité qui lui a fait dire en particulier « Je n'ai pas ma place ». Dans ce lycée, il ne se sentait plus dans son territoire, plus avec ses amis, les siens. L'autre élément est

■ « Moi Khaled Kelkal », que, n'ayant pas trouvé la résolution à un problème psychologique personnel, il ne pouvait
7 octobre 1995.

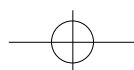




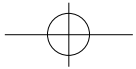


pas trouver sa place chez les autres et en s'aventurant hors des limites de sa commune, il s'est perdu. Un jour, en prison, il a rencontré un aumônier musulman qui lui a montré une autre voie, celle de Dieu... qu'il avait perdue. Et il s'est engagé à fond dedans, aveuglément. On retrouve dans la formation psychologique et politique du leader noir américain Malcolm X des années soixante la même trajectoire à travers sa rencontre, en prison, avec le créateur du mouvement *The Nation Of Islam*⁵. Quand on trouve sa voie ainsi, sans croiser celle des autres êtres humains, on se transforme en bombe pour la démocratie. Il semble que Khaled Kelkal était empreint du désir de détruire un monde pourri dans lequel on ne lui faisait pas de place, mais au sujet duquel il aurait pu opérer un déplacement lucide en se demandant si lui l'avait vraiment cherchée, cette place qui allait lui assurer une existence, une reconnaissance.

Croyance et voyance nous ont permis ici de révéler quelques dysfonctionnements sociaux contemporains de l'exclusion. L'illustration la plus manifeste de cette exclusion est l'atomisation de l'individu, qui se traduit par l'absence de distance, de mise à distance de soi par rapport aux autres, au monde, au temps, absence d'esprit critique. J'ai le sentiment que nous vivons de plus en plus dans un monde sans questionnements, un monde dans lequel la superficialité et l'immédiateté ont remplacé la profondeur et la durée, dans lequel l'urgence et la vitesse ont remplacé la sérénité et la flânerie. Aux États-Unis par exemple, on a pu voir comment la déclaration de guerre contre l'Irak en mars dernier a été faussement argumentée par l'existence d'armes de destruction massive menaçant le monde démocratique, argument recueillant la quasi unanimité du peuple américain en faveur d'une intervention armée. Au moment fort de la guerre, nous avons vu comment il était même difficile voire dangereux pour les anti-guerre d'exprimer leur opposition ou leur réserve à la guerre. Dans les moments critiques d'une nation, il est autant facile que dangereux de faire vibrer les passions de la masse. En France, avec la question du voile islamique, on touche chez beaucoup de jeunes issus de l'immigration –encore faut-il préciser l'immigration pauvre ! –la difficulté à être reconnus, qui aggrave l'impression d'être largués du système et le sentiment victimaire. Le recours à la religion s'opère dans la plupart des cas à reculons, c'est-à-dire par défaut, même s'il répond à un besoin de spiritualité, de fraternité et de solidarité avec les membres d'une « vraie famille », de semblables. Qui plus est, il est l'occasion d'inspirer de la peur à la société d'accueil, dans laquelle ils sont nés. Et beaucoup, dans les quartiers d'exclusion, ont compris que dans le type de démocratie occidentale, faire peur c'est déjà exister. L'islam est ce ciment identitaire qui, en plus d'être très médiatisable,

⁵ Malcolm X, *The final speeches*, February 1965, Pathfinder, New York, 1992.





■ Bibliographie récente
BEGAG, A., Les Déroutés,
Paris, Éditions Fayard–Mille et
une nuit, mars 2002.
BEGAG, A., L'intégration, Paris,
Éditions du Cavalier Bleu, coll.
Idées reçues, mars 2003.

canalise efficacement les déçus de la reconnaissance républicaine.

Une chose me paraît sûre : pour y voir plus clair dans les débats contemporains sur l'islam et la France, il faut attendre que la frénésie de la vitesse retombe et que la terre tourne enfin moins vite.

